Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Band: 39 (1982)

Heft: 12

Artikel: Sport et agressivité

Autor: Schilling, Guido / Billerbeck, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-997239

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sport et agressivité

Une interview de Guido Schilling

Dans le cadre de la campagne en faveur de l'esprit sportif, nous reproduisons ci-après, de très larges extraits d'une interview de Guido Schilling, docteur en psychologie et chef de l'Information au Centre sportif de Macolin. Guido Schilling a procédé à une observation approfondie des comportements agressifs sur et autour des terrains de sport, ce qui donne un poids particulier au contenu des réponses qu'il donne à E. Billerbeck du «Basler Magazin» (No 32/82) sur la relation qui peut exister entre les «fans» et la violence en matière de sport! (Y.J.)

On sait que le mot «fan» vient de fanatique. Mais qu'est-ce qu'un «fan», qui le devient, et quels genres de «fans» rencontre-t-on?

Je ne pense pas qu'il existe des genres de «fans» très différents les uns des autres. D'ailleurs, c'est un peu le propre de l'homme d'être «fan» de quelque chose. L'être humain – les jeunes en particulier – aiment à se choisir des modèles: un maître, une autorité religieuse, un artiste, un politicien. Actuellement, le sport, en raison de la place qu'il occupe dans les loisirs et les mass media, est le meilleur agent de recrutement des «fans». Il donne lieu, en effet, à une activité bien plus régulière que les concerts «pop» par exemple. S'il y avait de tels concerts chaque semaine, on verrait également se former davantage de «pop-fan-clubs».

Mais comment expliquer l'éclosion de tant de clubs de «fans» dans le football et le hockey sur glace?

Probablement parce que, chacun ayant tapé au moins une fois dans un ballon au cours de son enfance, ce sport – et c'est aussi le cas du hockey sur glace – est donc mieux connu que le volleyball par exemple. De ce fait, le «réservoir» en spectateurs est aussi beaucoup plus grand. Le nombre de groupes de «fans» devrait être à peu près proportionnel à celui des spectateurs. Certains sports, moins prisés du public, ont pourtant aussi les leurs, mais ils sont moins bruyants, plus discrets, et ils ne s'organisent pas en groupes. En athlétisme, par exemple, ils ont en général une relation étroite avec les disciplines pratiquées, alors que en football ou en hockey, nombre de supporters le sont pour faire comme les copains et être au goût du jour.

Cela signifie-t-il qu'il n'existe pas nécessairement de liens entre les supporters de hockey ou de football et le sport qu'ils soutiennent?

Cette relation existe, occasionnellement seulement. Si l'on pense à l'ambiance qui règne lors des matches, on comprend qu'il est facile, vu l'agitation collective, de se comporter comme un «fan». A ce propos, je pense que le hockey sur glace rassemble plus de «fans» que le football, justement parce que le stade, fermé et plus restreint, est plus propice à créer la tension et l'excitation parmi les spectateurs.

Le football en tant que jeu a sans doute des propriétés favorables aux réactions des «fans»?

Certainement! Si l'on compare notre football au football américain, au basketball, au volleyball ou même au handball, on remarque que, du point de vue des règles de jeu, il est particulièrement simple à comprendre, donc plus accessible à tout un chacun. Lorsque l'on a saisi les règles de l'hors-jeu, on peut suivre un match. Sans être un spécialiste, un spectateur a donc aussi voix au chapitre! En ce qui concerne le hockey, c'est un peu plus difficile: tout est plus rapide, l'œil n'arrive pas toujours à suivre le palet.

Des clubs de supporters se forment également dans des régions qui ne possèdent pas de grandes équipes de football. Ainsi, le FC Bâle est soutenu par des groupes argoviens, schaffhousois et jurassiens. Peut-on dire, alors, que le «fan» actuel n'est plus le supporter chauvin d'une équipe locale?

Ce phénomène est lié au besoin de l'être humain de se créer un modèle, une idole. Lorsque l'on ne trouve plus d'idole à respecter près de chez soi, dans la personne d'un maître, d'un membre de son groupe de jeunes ou de sa société, on la recherche ailleurs.

Je crois que le modèle qu'offraient les éclaireurs, il y a quelques années, s'est transposé sur les sportifs. De même, les jeunes d'aujourd'hui ont davantage de possibilités et de moyens pour voyager.

Les «fans» dépensent chaque année plusieurs milliers de francs. J'en connais qui s'achètent des dizaines de maillots et d'écharpes, les perdent, les offrent, en rachètent d'autres et ainsi de suite. Au prix du voyage, s'ajoute le prix de la chambre d'hôtel, de la nourriture, de la boisson. En outre, de nombreux «fans» accompagnent, aujourd'hui, leurs vedettes en voitures privées, ce qui était impensable il y a 10 ou 20 ans.

A propos de l'agression, nous constatons que le football regorge de termes agressifs: «une bombe», «l'attaque», le «tir» etc. Cette agressivité verbale se retrouve-t-elle dans le comportement des «fans»?

Dans le football, il y a un vainqueur et un vaincu; il s'agit donc de gagner, aux dépens d'autrui évidemment. Cette rage de vaincre, de s'imposer, devient progressivement «guerre», ou du moins conflit. Certains spécialistes du comportement, comme Desmond Morris, sont d'avis que les matches de football représentent en fait un combat ritualisé, né des traditions ancestrales de la chasse. On parle également de sport comme d'une «guerre ritualisée».
Le sport est assurément un combat qui, dans les cas extrêmes, s'accompagne d'armes. Cependant il a ceci de fascinant qu'il a réussi à ritualiser la lutte, de sorte que l'adversaire ne soit pas détruit. Dans le vrai sport, une blessure provient toujours d'un accident.

Le sport revêt donc un aspect positif!... Mais cela signifie-t-il que le supporter de football peut alors laisser libre cours à son agressivité superflue?

En partie, sans doute. Il s'agit d'une lutte sans compromis, qui désigne un gagnant – et un perdant. Le supporter dont l'équipe perd verra dans cette défaite un motif d'agression: les excès de violence commis par des spectateurs en Angleterre, en Hollande et en Allemagne fédérale prouvent qu'il n'y a pas seulement dépense d'énergie, mais plutôt explosion de colère. Les comportements agressifs outrepassant les «règles de jeu» – les vacarmes, les chahuts – sont provoqués par la frustration des «fans», qui étaient venus dans l'espoir de voir un beau match et la victoire de leur équipe, alors que c'est le contraire qui s'est produit: spectacle décevant, défaite de l'équipe favorite.
On constate également que certains conflits de spectateurs éclatent après des dissensions avec les forces de l'ordre: un phénomène que nous connaissons depuis les manifestations de jeunes. Il est probable que de tels conflits pourraient être évités par un comportement approprié, par des réactions opportunes. Il arrive, en effet, que ces querelles dégénèrent à cause de la réaction inadéquate des forces de l'ordre.

Lors de la récente finale de la Coupe de Suisse, les «fans» du FC Bâle et ceux du FC Sion n'en vinrent aux mains qu'après la rencontre, à la gare. Ajoutons que les actes de violence ont été commis par les deux parties.

En effet! Une telle situation se produit lorsque des groupes rivaux se rencontrent, que l'un des deux se sent frustré et doit donc se «défouler». Cependant, le contraire est aussi possible. Le football n'est en aucun cas une panacée contre les troubles des jeunes, le chômage et autres facteurs qui, peut-être, en s'additionnant, renforcent encore les déchaînements de violence.

Le supporter a-t-il évolué, s'est-il modifié au cours de ces dix ou vingt dernières années?

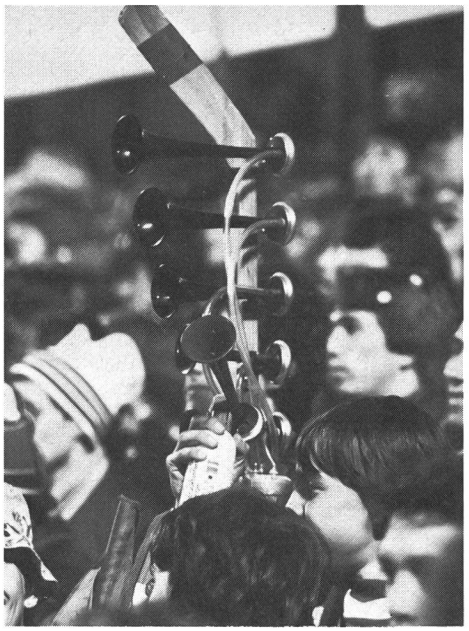
Assurément! Il semble que cette dernière période se caractérise par une amplification de tout ce qui s'y déroule: on se sent plus libre, plus ouvert qu'auparavant, la gêne n'existe plus, les dégâts et dommages causés aux objets sont facilement acceptés. Ainsi, lors d'une manifestation de jeunes à Zurich, j'ai vu la police rester inactive à côté d'une poubelle en flammes. Les policiers auraient pourtant pu éteindre ce feu, mais ne l'ont pas fait. Pour un adulte, qui se trouve ainsi entre deux chaises, la situation avait quelque chose de faux: il manquait une borne, une limite. De même, lorsque des «fans» d'équipes de football font des dégâts dans les compartiments de chemins de fer, on ne réagit pas. On laisse aussi des jeunes supporters de 15 ans s'enivrer...

Pourtant, il y a «fans» et «fans». Il existe des clubs dont la devise est de lutter contre les fauteurs de troubles et qui, évidemment, ne causent pas de tapages; il en est d'autres dont l'agressivité provient plutôt du milieu social que de la tension due au match.

C'est vrai! Plusieurs responsables de clubs veulent conserver à leur groupe son but sportif. Faire partie d'un club de «fans» n'a en soi rien de répréhensible. S'il y a parfois des troubles, c'est qu'il sont inévitables. Il en existe d'ailleurs dans toute forme de société. Il s'agit seulement de veiller à ce que ces excès ne portent pas atteinte au sport. La plupart des «fans» sont très liés à leur club.

A l'intérieur du groupe, les «rowdies» sont agressifs. Mais si l'on discute avec eux individuellement, on constate qu'ils ne sont, en fait, que de gentils «rockers».

Certainement! En principe, ce sont les moins «casseurs» et les moins bagarreurs. Dans le groupe, ils ont une image de marque à soigner, par leur tenue vestimentaire et leur comportement. Fait intéressant: des conflits éclatent souvent lorsque l'on se laisse entraîner dans une discussion avec un de ces groupes et que l'on argumente maladroitement. Je pense également que ces «rowdies» se laissent parfois emporter par le mouvement et regrettent



ensuite leur violence. Suivant ce qui s'est passé sur le terrain de jeu, les «fans» sont énervés; cette excitation intensifie aussi le sentiment de force du groupe; en outre, le comportement d'autrui – spectateurs, autres «fans», joueurs, arbitre – influence sa propre attitude. Et n'oublions pas que des personnes unies dans un clan réagissent souvent différemment que si elles étaient seules.
Il est probable que la violence des manifestations de jeunes provienne de ce même phénomène. L'union fait la force, surtout lorsqu'il s'agit d'être *«contre»* quelqu'un ou quelque chose. De plus, la critique est aisée... Nous commettons tous des erreurs: forces de l'ordre, arbitres, joueurs, associations!

Sait-on quelle est l'origine sociale des «fans» les plus agressifs?

En Angleterre, par exemple, les analyses montrent que de nombreux «fans» se recrutent parmi les jeunes chômeurs.

On peut constater que plusieurs «fans» de notre pays imitent le comportement des «fans» de l'étranger. Dans les matches de la «Bundesliga», on entend souvent des cris de guerre.

Récemment, en Italie, lors d'un symposium traitant de la violence dans le sport, on nous a présenté un film, tourné il y a 2 ans, sur les «fans» de la Juventus de Turin. Dans son commentaire, le cinéaste soulignait combien il était étonnant de voir que le comportement de ces jeunes s'était étendu à toute l'Italie. Un journaliste anglais ajouta que ce film aurait pu être tourné quatre ans plus tôt en Angleterre.
Il est donc évident que certains clubs étrangers exercent une influence prédominante dans l'évolution du phénomène; on parle, ici, de mouvement migratoire.

On a fréquemment l'impression que l'on classe très grossièrement les «fans» en deux catégories mal définies: les bons et les mauvais, ces derniers étant rigoureusement condamnés. Est-ce une méthode correcte pour résoudre les problèmes posés par ces clubs?

Je ne pense pas que ce soit une bonne solution que de condamner sans discernement. L'énervement qui en résulte peut justement provoquer des explosions inutiles. Les réactions maladroites du speaker du stade peuvent déjà déclencher la violence.

Pour diminuer les tensions, il faut procéder par ordre: par exemple organiser des rencontres entre les associations sportives concernées, afin de définir les mesures qui pourraient être prises pour y parvenir; des entretiens pourraient également avoir lieu entre les responsables des différents stades. Il faut aussi profiter des expériences faites par les autres. La violence engendre la violence et le cliché des «fans dangereux» ne contribue pas à l'amoindrir.
En fait, il n'y a pas de recette miracle. Des problèmes existent, que l'on ne saurait étouffer par des réactions inappropriées. Pourtant, je ne suis pas trop pessimiste. Je pense que, en Suisse, où les choses évoluent plus lentement qu'ailleurs, on a la chance de pouvoir bénéficier des expériences des autres. D'autre part, nous n'avons pas autant de chômeurs qu'en Angleterre par exemple. L'alcool, dont le rôle est souvent décisif, ne constitue pas encore, chez nous, un problème trop grave.
Quoi qu'il en soit, les interdictions de toutes sortes ne servent pas à grand-chose. C'est *l'éducation* qui est déterminante. C'est dans ce sens que la campagne en faveur du fair play lancée par l'Association suisse du sport veut œuvrer, ce qui en fait une initiative pleine de bon sens! ■